

Tahar BEKRI (Tunisie)

Coquelicots pour la plainte de Bethléem

Si ton char tue ma prière
Si le canon est ton frère
Si tes bottes rasant mes coquelicots
Comment peux-tu effacer ton ombre
Parmi les pierres ?

Si mon église est ton abattoir
Si tes balles assiègent ma croix
Si mon calvaire est ton bougeoir
Si les barbelés sont tes frontières
Comment peux-tu aimer la lumière ?

Si ta haine par-dessus le toit de ma maison
Confond minaret et mirador
Si ta fumée sature mon horizon
Si tes haut-parleurs assourdissent mes cloches
Comment peux-tu honorer le levant ?

Si tes griffes mordent mon sanctuaire
Si tes casques sont tes œillères
Si tu arraches mon olivier
Ses rameaux pour ton fumier
Comment peux-tu retenir la puanteur des cendres ?

Si Jenine en arabe est fœtus et embryon
Que tu enterres vivant oublieux de l'Histoire
Si la poudre est ton encensoir
Si tes fusées blessent ma nuit sombre
Tes dalles se consolent-elles d'être mes décombres ?

Si le mensonge est ton épine dorsale
Si tu nourris tes racines de mon sang
Si tu caches mon cadavre
Pour étrangler le cri de la terre
Comment peux-tu prétendre qu'elle est ta terre ?

Le vent sans abri

Comme une rose sauvage
Brûlée par le soir
Perdant le sommeil
L'absence
Suspend les saisons à tes paupières
La chevauchée du rêve rebelle
Quittant la frémissante rosée
Par les matins
Où s'évade la lumière
Lumière après lumière
S'effritent les années
Aux confins des injustes frontières
Lueurs impénitentes
Alliées aux réminiscences des aurores

Cette porte depuis longtemps
Ouverte à la mer
Pour accueillir le vent sans abri
Dans la course des heures
Dans la nuit inconsolable
Les vagues venaient
Reposer leur âme pourpre
Comme ton souvenir
Ou les feux de l'océan
L'écume laissée là
Sur le seuil
Fleur de sel
Dans les bras de l'éphémère

(extraits) **Ed. Sygnum, 2002.**

Maître de la poussière

Il hurle comme un loup à la lune
Je suis Néron Attila Gengis Khan Tamerlan
L'œuf du serpent dans les forêts noires
Du blé j'aime la paille morte
Les autodafés mes lampes la nuit ma tanière

Les roses écorchent ma vue
Les merles m'aveuglent d'être si noirs
A moi les barbelés les miradors les chars
Je vomis les luths les kôras les mimosas en fleurs
Mes amours tranchées macchabées et cimetières

De vos fleuves je ferai des caniveaux
Toute la mer une pissotière
Les oiseaux migrants pour les grands brasiers
L'acier est mon frère dans les ciels de fer
Mes crocs pour déchirer toute la terre

Je suis l'aigle le vautour par-dessus vos jours
Mes berceuses grenades et bottes d'enfer
Mes griffes contre vos muguetts vos arcs-en-ciel
Les fraternels rameaux les mille soleils
Ivre de sang je me nourris de tonnerres

Atlantis

Tu mourras comme une braise
Dans la compagnie des cendres
Ayant manqué
Ce que tu n'as pu voir
Le rire des violettes à vingt ans
La main du soleil sur ton front
Le repos des peuples errants
Sans savoir si tu viens du trou noir
Si des frères à toi habitent Mars
Ou la vallée des étoiles filantes
Si les glaciers pouvaient réchauffer ton cœur
Epris de la mer depuis la nuit des temps
Contrariée par tant de barbares prétendants
Ami de Sophocle ou Homère tu ne sais vraiment
Que de grottes avec leurs cyclopes
Peuplent ton océan
Epopée ouverte sur Le livre des morts
Toutes ces îles disparues
Lourdes de la dérive des continents
Ne suffisent pour séduire tes rivages sauvages
Nourris de tous ces sables mouvants

Tu mourras comme une note passagère
Parmi les trompettes tonitruantes
Dans la chevauchée des symphonies
Aux crinières indomptables de l'illusion
Flocon de neige
Dans les bras de l'arbre nu depuis mille ans
Le silence comme une sirène jouant
De ta harpe vaincue
Les cordes nouées dans les inutiles palabres
Perles jetées au fond de l'abîme
Un brin d'herbe oublié
Dans la course aux masques
Les forêts étranges remuant tes doutes
Millénaire après millénaire
Rêves dans les pièges des chiendents
Les planètes ou les astres mais quelle importance
Te diront le poids des atomes orgueilleux et fébriles
La geste des bactéries qui te survivront
Pourront-elles venger l'univers
De tous ces cimetières
Et libérer tous tes tourments

Burgos comme un vol de cigogne

Il dit :
La mer doit être par là
Dans ce sens
La rivière s'en va
En quittant la montagne
Ou la source
Sans regarder en arrière
Toujours devant
Comment fait-elle ?
Toi aussi tu attends le printemps
Comme des platanes
Tu alignes les jours et les saisons
Entre lumières et averses
Torrent boueux
Bois mort
Au gré du vent
Habité par la rumeur de l'eau
Sans raison
Elle t'appelle
Mais tu regardes les cigognes
Leurs nids là-haut
Ton toit
Tu ne sais comment le bâtir
Par-dessus l'hiver
Si long

Espagne, 2001.

Sousse dans la pénombre

Pour toute moisson
Cette poignée d'écume
Dérobée à la rumeur de la mer
Et le souvenir brûlant
Brûlé comme laurier amer
Ton ombre
Là
Epine de la rose qui sombre
Dans la pénombre
Des années qui passent sans détours
Coquillage blessé sur le rivage
Egaré par l'horizon
Vidé de ton nom
Ces pas confus
De ne plus savoir
Marcher vers toi
Dans la lueur du soir déjà absent
Le retour inutile
Comme souvenance rebelle
Baignée au loin par la vague inquiète
Pouvait-il retenir le soleil de se coucher
Effacer la trace du vent
Lavant
Son visage
Couvert par la nuit depuis longtemps